

Les fêtes calendaires en changement : l'exemple du Valais

Thomas Antonietti

Lors de la conférence à Saint-Christophe (AO), quatre exemples ont été présentés pour le Valais. Ci-dessous seuls deux exemples ont été retenus : La Fête des Rois-Mages de Chandolin en Val d'Anniviers et les combats de reines valaisans.

LA FETE DES ROIS-MAGES À CHANDOLIN

La Fête des Rois de Chandolin au Val d'Anniviers (Valais central) est actuellement une des mieux connues en Suisse. Par sa médiatisation, cette fête est devenue l'emblème des usages de l'Épiphanie en Valais et en Suisse. Un regard en arrière permet de comprendre comment on en est arrivé là.

En 1951, l'Association suisse des maîtres boulangers-pâtisseries crée – en se basant sur quelques traditions locales – la couronne des Rois Mages à l'occasion



de la Fête de l'Épiphanie le 6 janvier. Pour ce qui est de la couronne, il s'agit d'un pain blanc au lait composé de 6 boules de pâtes collées en forme d'étoile autour du morceau central. Dans le pain est cachée une figurine – la fève ou baigneur – représentant un roi. La personne qui croque dans le morceau contenant cette figurine devient le roi de la journée et peut poser sur sa tête la couronne de papier doré qui se trouve sur chaque pain des Rois.

Ce gâteau des Rois Mages était connu en Valais et en Suisse romande jusqu'au milieu du XX^e siècle, puis a pratiquement disparu partout. L'initiative prise par les maîtres boulangers voulait d'une part revitaliser une ancienne coutume mais aussi, d'autre part, créer une nouvelle tradition. Toutefois, cette innovation ne trouve pas, dans ses premières années, un écho très favorable, les couronnes se vendent difficilement. Pour lancer leur idée et pour promouvoir la vente, les boulangers décident d'organiser chaque année, autour du 6 janvier, une fête des rois, et cela en permettant successivement à tous les cantons suisses d'y participer.

En 1960 c'est le tour du Valais. Le président de l'association valaisanne des maîtres boulangers de l'époque, un boulanger de Sierre, s'est vu confier la charge d'organiser la fête des rois, sur demande de l'association suisse des maîtres boulangers. Ce boulanger s'est alors mis en contact avec un ami, le président de la société de développement de Chandolin. De cette rencontre est née la fête de Chandolin qui a lieu encore actuellement.

Pour illustrer la naissance de cette tradition, je vais citer quelques extraits d'une interview que j'ai pu réaliser avec M. Marcel Bonvin. En 1960, M. Bonvin était président de la Société de développement de Chandolin; il est le principal fondateur de la fête. Il est né en 1919 à Sierre. Jusqu'à sa retraite il a travaillé comme inspecteur d'assurances à Sierre. Pendant de longues années il était président de la société de développement de Chandolin où il possédait une résidence secondaire.

« Vivait à Sierre à l'époque un certain monsieur Fritz Jegerlehner, maître boulanger-pâtissier, faisant partie du comité suisse de l'Association suisse des maîtres boulangers-pâtissiers. On le connaissait bien... Un jour je le vois de très mauvaise humeur, de mauvais poil. Je l'arrête: 'Fritz, qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce tu as, tu n'as pas l'air en forme.' Ah, tout furieux il me raconte que l'Association suisse des maîtres boulangers-pâtissiers l'a désigné pour organiser quelque part en Valais la Fête des Rois, 'j'ai autre chose à faire que de m'occuper de cette histoire là...', et comme j'étais président de la société de développement j'ai pas perdu un morceau, je lui ai dit: 'Fritz, te fais pas de soucis, je m'occupe, je vais organiser ça à Chandolin.' Alors là, tout de suite : 'Écoute, on paye tout, alors, ta fantaisie, mets-la en avant'. Et je me suis mis à la tâche...

En effet, c'était fantastique et formidable, j'ai organisé ça, alors d'abord j'ai choisi mes rois mages parmi les gens des Compagnons des arts, des gens qui ont



Fête des Rois, Chandolin, 1994. Bénédiction des pains par le curé. (Photo : Musée cantonal d'histoire, Sion, J.-Y. Glassey)

fait du théâtre et qui savent le cas échéant apparaître dans le rôle qu'ils devaient avoir. Alors, c'était ce 6 janvier 1960... j'étais intervenu auprès de Radio suisse romande pour avoir la radio avec nous,... toute la presse valaisanne et la presse suisse romande voire même suisse allemande était là. On était bien une cinquantaine de personnes entre les médias réunis ».

L'évènement a été couronné d'un grand succès et connu un écho très positif dans la presse. Cette campagne publicitaire des maîtres-boulangers a depuis disparu. Elle n'est d'ailleurs plus du tout nécessaire, vu que chaque année la vente des couronnes de rois s'impose comme une tradition dans toute la Suisse. Par exemple, il s'est vendu quelques 3 millions de couronnes en 1980. D'autre part, le Société de développement de Chandolin continue, et ceci depuis 1960, à organiser, vers le 6 janvier, sa fête des Rois Mages. En plus de la couronne de fin pain blanc, les gens peuvent aussi déguster du pain de seigle. Les Rois-Mages n'arrivent plus en hélicoptère, mais dans une calèche tirée par un mulet.

Une tradition est ainsi née, dans un laps de temps très court, sans volonté vraiment affichée par son inventeur. À la question : « Quand vous avez créé ça, est-ce que c'était déjà l'idée de créer une tradition ? », M. Bonvin répond ce qui suit : « Non, j'avoue humblement que j'ai jamais eu l'idée de créer une tradition. Mais quand on a vu le succès public qu'il y avait et en admettant qu'à l'époque la route

n'était pas encore existante à Chandolin – quand on a vu la première année la réussite, le nombre de gens qui se sont déplacés, hormis les médias, pour venir voir cette fête – alors, c'est là qu'on s'est dit : 'Alors pourquoi s'arrêter ? On va recommencer, ça va être formidable'. Oui, disons que peut-être indirectement je me suis dit : puisque c'est créé, puisqu'on a lancé l'idée, pourquoi pas la continuer, ça fera un petit point d'attache à Chandolin, c'est un plus qu'on apporte à Chandolin. Je n'ai pas créé ça, moi, pour cette intention, je l'ai fait pour accomplir la mission que j'avais – le poids qui était sur la tête de Fritz Jegerlehner, je l'ai pris et puis j'en ai fait quelque chose ».

Les éléments majeurs de cette fête sont le pain et le vin. Le pain (sous forme de couronne des rois) joue sans aucun doute le rôle principal dans cette coutume et, associé au vin, il se laisse aussi idéalement relier à la symbolique de la liturgie catholique. En plus, le pain de seigle, aliment régional et traditionnel, et le vin blanc, servi dans une channe en étain typiquement valaisanne, permettent d'établir un lien avec une tradition régionale et le paysage. Ces dimensions nourrissent l'imaginaire que recherche le tourisme. La substitution de l'or, de la myrrhe et de l'encens, qui sont les présents originaux des Rois Mages, par deux gros pains de seigle et une channe en étain contenant du vin blanc, réussit à intégrer cette fête dans une emblématique régionale sans la dissocier de la liturgie catholique.

Les éléments utilisés, le pain et le vin, illustrent bien l'utilité plurifonctionnelle et sociale de cette manifestation. À l'office du tourisme elle sert de soutien publicitaire et d'argument visuel pour vendre et faire connaître l'originalité de la station. La manifestation sert également de carte de visite auprès des hôtes et permet de prendre congé de manière toute particulière des visiteurs de la station en leur offrant une fête riche en souvenirs et un cadeau typique sous la forme d'un pain de seigle. Enfin, cette fête réunit, sous une forme plus ou moins ritualisée, les habitants et les touristes, en offrant une rencontre très conviviale. Le repas qui regroupe les invités, les cercles touristiques et politiques locaux, est aussi une occasion qui permet de nouer des contacts informels avec les autorités du canton. Vice et versa, les autorités locales profitent de cette aubaine pour discourir dans une ambiance positive et festive. Et finalement, cette fête permet aussi à l'église de tenir, au moins encore pendant un jour, le rôle social qu'elle exerçait quotidiennement dans le passé. Les fonctions primaires de la manifestation sont ainsi la publicité et le lien entre les habitants et les touristes. La dimension politique et religieuse semble par contre jouer un rôle secondaire.

Tout au long de ces 40 ans, cette tradition a connu maints changements. Chose encore plus importante: la tradition s'est rendue indépendante puisque totalement détachée de sa signification première et de son contexte originel. Sont tombés dans l'oubli des éléments tels que l'étoile de Bethlehem, mais surtout l'enfant Jésus et la Sainte Famille. D'autres éléments ont été changés ou modifiés.

La fête des Rois-Mages de Chandolin nous montre que les traditions ne sont pas des phénomènes quasiment naturels dont l'origine se perd dans la nuit des temps, mais que ces traditions sont toujours le résultat de créations, d'inventions, de besoins et d'intérêts concrets. Elles naissent et évoluent dans des circonstances particulières, parfois aussi conflictuelles. Cet exemple nous prouve qu'une tradition survit seulement si elle s'adapte et répond à nos exigences actuelles. Une coutume n'est pas uniquement une tradition qui est reprise de manière passive. Elle est constamment modifiée dans sa forme et son contenu, ceci pour donner une image et une fonction positive du groupe et de la société qui anime cette manifestation.

LES COMBATS DE REINES EN VALAIS

Au cours du XX^e siècle on voit se développer en Valais une nouvelle tradition de combats de vaches alors même que les luttes ayant lieu au début de la saison d'alpage continuent à exister. Une nouvelle tradition se développe avec des combats organisés, plus tôt dans la saison et en plaine. Ces combats de reines organisés arborent une mise en scène différente, avec un public très nombreux. Il s'agit d'un spectacle à grande échelle, ayant pour but d'attirer le touriste avec une nette connotation commerciale. Le combat des vaches se trouve complètement détaché de son lieu d'origine, l'alpage, et de son moment traditionnel, la montée à l'alpage au début de l'été. Nous ne retrouvons plus ici la conquête du titre de chef dans son propre troupeau mais les vaches y sont menées individuellement, elles sont classées par catégories et luttent contre des bêtes venant d'autres vallées et d'autres régions. Le niveau d'organisation de ces combats est très élevé, des sélections régionales sont programmées, les catégories nettement définies, les éliminatoires et la finale se déroulent de manière très précises avec les horaires du début et de fin.

Néanmoins, le grand succès de ces manifestations et de la vache d'Hérens ne doivent pas faire illusion sur le fait que l'agriculture de montagne valaisanne a ses meilleures heures derrière elle. « Les Suisses boudent le métier » annonce par exemple un article de presse, paru dans le quotidien valaisan *Le Nouvelliste* en 1989 sur l'alpage de Moiry en Val d'Anniviers : « Le maître de céans a reçu pleins pouvoirs du consortage d'alpage pour engager du personnel. 'Quasiment impossible de trouver de la main-d'œuvre suisse', remarque M. Fellay. Cette année il a embauché cinq saisonniers yougoslaves et portugais ».

Cette contradiction demande une explication. La question qui se pose est la suivante : pourquoi continue-t-on l'élevage de cette race (Hérens) qui n'a plus rien d'attractif commercialement parlant ? Quelles en sont les raisons ? Permettez-moi une petite excursion dans l'histoire pour répondre à cette question.

Durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'élite économique et politique du Valais commence à prendre ses distances par rapport aux combats de reines qui se déroulent sur les alpages. Des valeurs telles que l'honneur et le prestige liés à la possession d'une reine n'avaient, selon eux, plus aucune place dans une société devenant de plus en plus capitaliste et dans laquelle ce sont les gains directement matériels qui comptent. L'élevage du bétail en vue des combats – et non exclusivement en vue d'améliorer la production laitière et la qualité de la viande – représentait un gaspillage aux yeux de cette nouvelle pensée utilitaire et progressiste. De plus, les mauvais résultats des hérensardes lors des concours cantonaux et nationaux redoublaient la pression étatique sur les éleveurs pour qu'ils croisent leurs animaux avec d'autres races.

La revalorisation de la race d'Hérens, de la part des officiels, et la reconnaissance de ses qualités spécifiques ne commencèrent que vers la fin du 19^e siècle. Cependant, le débat entre "lait et corne", c'est à dire la question de savoir si les vaches de la race d'Hérens devraient plutôt être élevées en fonction d'une performance laitière accrue ou de leur aptitude à lutter, cette question était encore loin d'être tranchée. Les opposants aux combats de reines pensaient que seule une productivité améliorée pouvait sauver la race d'Hérens de l'extinction. Cependant, ce



Finale cantonale des combats de reines, Aproz / Sion, 1986.

(Photo : Musée cantonal d'histoire, Sion. T. Antoniotti).

qui fut décisif pour son sauvetage, ce fut justement l'aspect combattu depuis longtemps par les spécialistes de l'agriculture parce que considéré comme irrationnel et contre-productif: le combat de reines.

Du point de vue de la productivité, les vaches d'Hérens ne comptent toujours pas parmi les meilleures du pays. Pourtant, dans le contexte historique récent – marqué par le tourisme et le high-tech agraire – ces bêtes se voient attribuer une sorte de plus-value représentative, un capital symbolique. À cela s'ajoute un développement qui caractérise l'élevage valaisan depuis les années 1950 : l'agriculture à temps partiel. Celle-ci prend de plus en plus les allures d'un hobby et, par la même occasion, elle exige de moins en moins une production axée sur le profit. Plutôt que le rendement économique de l'animal, ce sont maintenant de nouvelles valeurs comme le plaisir, la tradition familiale, la passion et la convivialité qui prennent l'importance.

Le gain recherché est donc moins matériel, mais il est bien plus social et symbolique : une compensation au travail ouvrier, une relation avec le paysage et l'animal, le plaisir d'une activité indépendante, des valeurs comme l'autonomie et le respect des traditions, la fierté de faire quelque chose d'unique et de posséder un animal unique, la volonté d'occuper raisonnablement ses loisirs etc. Les combats de reines ont donc développé une nouvelle dynamique, à laquelle participent aussi bien les éleveurs professionnels que des milieux non-paysans.

En se détachant de leur contexte originel, les combats de reines ont été orientés vers d'autres utilisations. Leur multifonctionnalité a augmenté. Au politicien, ils servent de tribune ; offrant occasion de prestige pour le nouveau riche propriétaire de bétail. Pour le tourisme, en revanche, la vache d'Hérens fournit un décor idoine pour un monde des vacances idéalisé. Unique en son genre et donc typique ; elle représente la ruralité, la nature, la tradition. Enfin, il y a encore l'importance de cette vache en tant qu'emblème identitaire de tout un canton. « Le Valais tout entier est dans la race d'Hérens », écrivait déjà, il y des années, l'écrivain valaisan Maurice Chappaz. En l'an 2000, la Banque cantonale du Valais fait sa publicité avec la tête d'une hérensarde. La vache est donc devenu beaucoup plus qu'une simple pourvoyeuse de lait.

De par sa libération de son contexte originel, le combat de reines s'est vu attribuer à d'autres domaines, son image sert d'autres buts. Le phénomène devient multifonctionnel. Simultanément, nous assistons à une urbanisation de cette fête, avec l'appropriation d'une tradition paysanne par la nouvelle société citadine, particulièrement visible par la mise en valeur des combats organisés en plaine. Dans le Valais francophone, ces combats s'appellent d'ailleurs *matches*. Ce qu'il faut retenir de tout cela c'est que les combats organisés en plaine ne le sont pas uniquement dans le but d'attirer les touristes. Ils sont devenus un événement qui prend de plus en plus d'importance pour les valaisans.

CONCLUSIONS

Les deux exemples nous montrent que les traditions sont fabriquées de toute pièces. Si les traditions sont créées, elles peuvent aussi être modifiées. Ces exemples démontrent aussi que les traditions ont des fonctions sociales, politiques et économiques. Elles sont toujours au service de quelqu'un et satisfont des besoins de la société d'aujourd'hui. Ceci m'amène à constater que, si notre société se transforme, si nos besoins se modifient, il est alors aussi inévitable que les traditions subissent des mutations. Une tradition perdure ou se perd en fonction de son utilité pour la société actuelle. Pour sûr le changement ne constitue pas une menace pour la tradition. Bien au contraire, il représente l'élément constitutif de cette tradition.